

ASSOCIATION
DES
LAURÉATS DU CONCOURS GÉNÉRAL

BANQUET DE LA SAINT-CHARLEMAGNE

célébré le 29 Janvier 1928 au " BŒUF A LA MODE "

COMMUNICATION

FAITE PAR

M. A. DE BEAUCHESNE

et lue par M. HUBERT MORAND

SUR M. PAUL BOURGET

le Concours Général et les Études Classiques

A L'OCCASION DU " TAPIN "

BORDEAUX
IMPRIMERIE E. DAGUERRE
19, rue de Berry

1928

Bibliothèque Maison de l'Orient



139767

M. PAUL BOURGET

le Concours Général et les Études Classiques

Mes chers Camarades,

Ceux d'entre vous qui lisent la *Revue des Deux-Mondes* ont certainement remarqué la touchante nouvelle intitulée *Le Tapin*, que notre illustre confrère M. Paul Bourget a publié le 1^{er} décembre dernier, dans cette revue.

Le héros du roman est un certain Jacques Bussières, que l'auteur assure avoir été son camarade de seconde dans une vieille ville de province. Le lycéen de ce nom a-t-il réellement existé ? Nous l'ignorons. Mais il est certain que la ville dont il s'agit est celle de Clermont-Ferrand, où le grand romancier contemporain a fait, au lycée de celle-ci, toutes ses études jusqu'à la seconde inclusivement. Les deux amis avaient pour professeur d'humanités Dyonis Ferreyrolles, qui aurait fait

partie, à l'École normale supérieure, de la promotion de Raoul Frary, le légendaire triomphateur du concours général de 1859, et était venu l'année précédente prendre possession de la chaire de seconde. Or, ce jeune professeur était, assure M. Bourget, un fervent des études latines, et particulièrement des vers latins, et sa ferveur était justement partagée par les deux meilleurs élèves de la classe, Jacques Bussières et son ami, le narrateur de la nouvelle en question. Pendant leurs promenades, quand, une fois hors de la ville, il leur était enfin permis de parler, il n'était question entre eux que de leurs travaux scolaires, et surtout des copies couronnées au concours général, recueillies dans deux volumes reliés en basane, appartenant à Jacques. Ces deux volumes, si rares aujourd'hui, mais que j'ai moi-même autrefois réussi à me procurer, et qui font toujours partie de ma bibliothèque, avaient été édités — M. Bourget ne manque pas de le rappeler — par Maire Nyon et Louis Hachette, successeur de Brédil. Les deux camarades les savaient par cœur, et ils discutaient indéfiniment sur la valeur respective des devoirs de La Harpe, de Cousin, de Michelet, de Félix Arvers. Ils savaient que ces lauréats étaient devenus des écrivains célèbres, et ils s'exaltaient à l'idée d'être, eux aussi, des lauréats de ce concours général si en honneur dans les dernières années du Second Empire. On devine, en effet, sans que M. Bourget ait besoin de nous le dire, qu'on était alors au début de l'année scolaire 1866-1867. Mais, observe le narrateur, les conversations de nos deux amis étaient sentimentales autant que scolaires, comme il convenait à leur âge. Jacques Bussières confiait à son camarade qu'il aimait une de ses cousines, et disait : « Si je pouvais avoir le prix au concours, cette année,

à cause d'Adèle ! » Bien plus : c'est en vers latins qu'il célébrait pour lui seul et pour son ami, devenu son confident, les mélancolies et les joies de cette idylle si innocente. Mais, hélas ! il apprit bientôt que sa cousine allait se marier. On juge de son désespoir. Décidé cependant à se rendre coûte que coûte auprès de l'infidèle pour la faire revenir à de meilleurs sentiments... pour lui, il profite d'une promenade avec ses camarades dans la campagne pour se sauver et essayer de prendre le train à la prochaine station. Rattrapé toutefois avant d'arriver à celle-ci par le garçon de classe, il est ramené comme un prisonnier à la ville, derrière les autres élèves, et finalement renvoyé du lycée.

Bussières fut alors placé par son père, suprême humiliation pour ce bon élève ! dans une maison de commerce, chez un marchand de confections, où, entre deux visites de clients, il relisait pourtant en cachette tantôt ses deux volumes en basane, tantôt son Virgile.

C'est dans un de ces moments que son professeur Ferryrolles qui, de son côté, ne pouvait se consoler de voir sa classe décapitée par l'absence de son plus brillant élève, pénétra un jour, à l'improviste, dans le magasin, et, touché de la fidélité de l'exilé au culte du grand poète romain, lui promit d'obtenir du proviseur sa réintégration au lycée, à la condition de remplir les fonctions de tapin alors vacantes. Ainsi rendu à sa classe, Jacques y reprit aussitôt son rang, tout en vaquant, quand il le fallait, à son nouveau métier, où, d'abord assez gauche, il finit par exceller.

Sur ces entrefaites, la classe de seconde eut l'honneur d'être inspectée par le célèbre Hector Lemaire. Il faut

lire dans le récit de M. Bourget, qui y avait évidemment assisté, la description de cette séance d'inspection, où le lycéen racheté fit, par la lecture de ses vers latins, l'admiration de l'homme de France qui, selon Ferreyrolles, savait le plus de latin. Ce dernier le félicita chaudement, déclarant en outre qu'il allait demander au proviseur de le délivrer de ses fonctions humiliantes. Mais le jeune tapin n'accepta pas cette grâce, disant qu'il avait une dette à payer, et il se remit à frapper crânement sur son tambour, ce qui fit dire à l'inspecteur, devenu subitement songeur : « Il a raison. C'est un petit romain, cet enfant. »

L'avenir devait démontrer la justice de ce diagnostic. En 1870, Jacques Bussières, ayant terminé ses études, s'engagea et fut tué glorieusement dans une des batailles de la Loire. On trouva sur lui un portefeuille avec une carte portant ces mots : *Dulce et decorum est pro patria mori.*

« Voilà, dit en forme de conclusion M. Bourget, voilà les hommes que faisaient les humanités. Que vaudront ceux que l'on fait aujourd'hui avec des programmes soi-disant modernes et utilitaires, d'où elles sont absentes ? »

Telle est cette nouvelle très touchante, assurément, où notre illustre confrère vient de montrer une fois de plus quel souvenir enthousiaste il a gardé de ses brillantes études classiques. Mais ce qu'il ne nous dit pas en faisant allusion à son année de seconde au lycée de Clermont-Ferrand, c'est que si son Jacques Bussières avait étonné l'inspecteur Hector Lemaire par sa force en vers latins, lui-même — et ici ce n'est plus du roman — avait fait pour la composition des prix une narration latine qui

fut jugée digne de passer sous les yeux du ministre Victor Duruy, et qui, conservée aujourd'hui aux Archives Nationales, avait, avec les devoirs les plus remarquables envoyés de toutes les Académies de France, été envoyée au ministère de la rue de Grenelle pour figurer dans une section spéciale de l'Exposition universelle. Et ce n'est pas tout : nous savons qu'à quelques semaines de là, il avait obtenu le premier accessit de vers latins au concours académique.

Encouragé par ces succès à se préparer à l'Ecole normale supérieure, Paul Bourget se fit envoyer, à la rentrée de 1867, à Paris, où, pensionnaire de Sainte-Barbe, il allait suivre pendant trois ans les cours de Louis-le-Grand, d'abord en redoublant sa seconde, puis en faisant deux années de rhétorique sous MM. Aubert et Merlet. En seconde, il avait obtenu trois accessits en narration latine, en version latine et en version grecque. C'était déjà bien, mais en rhétorique (première année) ce fut mieux : à la fin de l'année 1869, il eut trois premiers prix : en discours latin, en vers latins et en version grecque, et un second prix de discours français. Enfin, en 1870, comme vétéran de rhétorique, il eut le premier prix de discours latin, le premier prix de discours français, le deuxième prix de vers latins et le deuxième accessit de version grecque. Il eut, en outre, au concours général, le deuxième prix de discours latin, qu'on peut lire dans le recueil de Delalain.

*
**

Qu'on me permette, en terminant, un souvenir personnel.

Vétéran de rhétorique, moi aussi, cette année-là, à Condorcet, comme Paul Bourget à Louis-le-Grand, j'avais, de même que lui, été envoyé le premier de ma division, à la salle Gerson, où se faisaient alors les compositions de la Sorbonne. Et, faisant tous les deux partie de la première division de nos lycées respectifs, nous nous trouvâmes ainsi occuper l'un et l'autre, séparés seulement par deux élèves de Henri-IV et de Charlemagne, une des extrémités du premier banc, du côté gauche de la salle. Or, des élèves de Louis-le-Grand m'ayant vanté leur camarade, qu'ils regardaient comme presque sûr d'obtenir le prix d'honneur, il m'arriva plus d'une fois, pendant la composition, de jeter un coup d'œil furtif sur le champion déjà célèbre de ce lycée, et je vois encore le jeune Barbiste penché consciencieusement sur son travail et composant ce beau discours qu'il plaça sur les lèvres de Métellus au sujet de Jugurtha, prisonnier. Ajoutons que si notre illustre confrère ne remporta que le second prix des vétérans, ce fut à un autre de nos futurs confrères, ancien élève de Louis-le-Grand, M. Georges Raphaël Lévy, qu'échut le prix d'honneur, objet suprême de nos ambitions. On peut, du reste, comparer les deux remarquables devoirs de ces deux brillants écoliers en les lisant dans le recueil de Delalain, et il n'est pas sans intérêt de savoir comment un de nos plus célèbres académiciens, qui est aujourd'hui notre plus grand romancier, avait préludé à tant d'œuvres, qui font l'admiration du public lettré, en écrivant dans la langue de Cicéron une de ces compositions latines dont, hélas ! les écoliers de nos jours ont perdu absolument le secret.

Tel, mes chers camarades, m'est apparu pour la première fois, en 1870, sous l'aspect d'un jeune Barbiste, dans la salle Gerson, M. Paul Bourget, dont la récente et charmante nouvelle, *Le Tapin*, a donné lieu à cette communication.

A. DE BEAUCHESNE,

Historiographe de l'Association des lauréats
du Concours général.
